



vincent duseigne

dérail

vincent duseigne

déraillement

(2/7)

Les lieux et les personnages de ce livre existent tous ou presque. Une attention toute particulière est portée à la véracité des descriptions. Cependant, ce récit est une fiction. Ces évènements n'ont pas existé. Toute ressemblance avec la réalité serait purement fortuite.

<http://www.même> le train qui ne décolère pas d'accélération le visage contre la vitre hoeilaart qui défile / hoeilaart qui défile comme à l'accoutumée dans un passage furie venteux, toujours les mêmes panneaux tagués aux reliefs tristes, striés de points comme si la peinture s'était usée avec le temps, toujours là toujours, même après moi même après les mots de la dissémination même après ma mort / groenendaal enfin, baisser la tête, oui toujours le train mais plus les mêmes droits malgré l'endroit resté identique, cette obligation de disparition due au geste antérieur, partir du regard parce qu'il le faut, parce que c'était dit à contre coeur - un contre courant indispensable ce qui est dit est dit / le recoin celui que j'affectionne tout particulièrement s'efface rapidement dans les bruits de freinage, c'est à peine si je peux distinguer les silhouettes dans la nuit ça va trop vite, distinguer une couleur ou satisfaction presque ultime, reconnaître quelqu'un c'est rare il faut bien l'avouer / maintenant c'est train du soir même les matins de pluie, des wagons de vieux, hordes de travailleurs affairés (quelquefois sortant un ordinateur portable), armée d'adultes raisonnables combien par trop raisonnables - ce jour bonnet blanc (presque crème en réalité) fut / acte / s'extirper du quotidien et le transcender, presque au delà de ce qui s'ose ce qui se fait ce qui ne se fait pas ce qui s'ose dire / je suis / comme une violente bourrasque d'air chaud : être par toi : il y a ceux qui commandent une blonde et posent leurs bras sur un zinc astiqué, il y a ceux qui se délectent d'une brune au goût

ambré, il y a ceux qui donnent par vivent dans : il y a eu cette main tendue / ce cri finalement, être par toi pour te perdre quasi immédiatement, tendre lâcher les mains partir sans s'effondrer non parce que c'est normal c'était prévu, défile le noir de la forêt de soignes, la voiture cramée au milieu des arbres sans noms, puis l'échappatoire du plus personne connu plus personne qui connaît l'escalier bancal de boitsfort, cette même odeur que j'avais trouvée non loin d'auboué, ça vient du grec et ça signifie lumière - je peux me le répéter mille fois, c'est inlassablement /

//c'est inlassablement ce qui se nomme la peine, quai de genval, les mains froides dans les poches cachées là tout au fond, ce qui se nomme froid un matin monter dans l'AM75 comme hier comme demain les pavés qui brillent parce qu'il pleut toujours les mêmes images, celles qui ne quittent pas un instant cette mémoire focalisée sur les deux minutes de dérangement, portant au cou l'enclume d'un panneau do not disturb volé dans un cheap hôtel, du genre ce que la mémoire cherche en rémanence du côté de pulventeux, pareil froid / de ce mot ces mots qui peinent à porter la réalité du retour à la normale, se dire l'impact pas assez - son écharpe blanche et brune dans un arrêt de bus la ramasser lui redonner en rêve inaccessible, tout comme des histoires de kazakhstan -l'impact pas assez ; c'était un matin froid je n'ai jamais été si près, si près l'écrit le mur les cris le mur puis finalement la tête basse

en demi-tour / le sol est vert-gris, l'allée centrale est plus claire, probablement à cause de l'usure / ça tourne tourbillonne l'usure, tous ces pourquoi : oui c'est juste parce que c'est toi / trois lettres que je ne croyais pas, que je n'acceptais pas, un oui qui ne prend de valeur que dans le non silencieux que tu portes en enclume à ton cou, parce que ça ne se fait pas de donner comme ça, ça ne se fait pas les gens, leur parler les aimer / trop /

//les aimer trop par trop bien trop / c'était une histoire de train toute simple comme un panneau tagué à la peinture écaillée, je voulais la dire je voulais l'entendre je veux - elle est cris crissement de freins, tellement fort que les gens volent dans le compartiment feutré calfeutré, cette descente sur les rails que je ne voulais pas (tu avais seulement froid) / tu as beau dire que non ce n'est pas grave, tu es partie dans les lumières de vapeur de sodium orange la rue qui grimpe et le quai gravillonné un peu instable, un dernier regard pour le *peron naar brussel*, sans toi c'est train du soir, juste ce chuchotement trop les aimer les gens et toi les gens ça reste en travers de la gorge, sans teneur sans illusion maintenant / oui il y a métro il y a tram, trolleybus et mille et une possibilités de te faire renaître des cendres, récupérer ce GSM qui a volé non loin de la maison jolie près des quais et repartir de là (composer ton numéro ça passera par la radio sol-train canal 61) / les crocodiles pas ceux en gélatine verte et blanche que je vais

chercher à la librairie de la place juste un peu plus loin t'ont dévoré, pour de vrai dévoré, je regarde souvent l'avant des trains / il y a toujours ce qu'on néglige ce qu'on pleure, j'ai été je suis, tu vois et tu le sais, par toi en unique achèvement de disparition - discontinuité de ma réalité devenue chaque jour ce regard collé à la vitre quand passe hoeilaart et la rue des cruches : ça fait de la buée (il faut arrêter de respirer) et ça va tellement vite que c'est vain / je m'en doute je le sais, c'est un automatisme minimum minuscule / je me suis assassiné un jour avant la date prévue /

//avant la date prévue de ceux qui attendent au tournant, ceux qui attendent savez-vous sans perspective que je ne suis pas russe, non je ne le parle pas, mes mots sont contre signification, même ceux de la drève de la meute / baisser la tête groenendaal, train fut cette couverture photo de rixensart - ce papier éphémère peu compris, étourdissement sans processus, fiction poreuse, trouée, mise à vif dans son intime déchirement, ce qui la différencie du néant, c'est l'empreinte, le geste, le saut dans le vide répété en quatre cent septante suicides indispensables comme la respiration, en tant que tel ce n'est qu'un document qui témoigne comment c'est partir, quitter partir sans demander son reste dans les images qui tournoient je sais / paradoxe du reste je veux partir reste n'est plus qu'image en souvenir noir et blanc, ou vaguement pâle comme ces films colorisés la télé dont on se passe sans

regret - reste seul là comme ça sans rien sans mot chuchoter parce que ce qui est dit est dit ; métro tram et dos de chameau sont infiniment superflus : juste ces mots *retenir dans la nuit* sont suffisants ce sont ceux de la fin, retenir tenir serrer retenir (se) pour ne pas pleurer car trop par trop de démonstrations le sol vert-gris, plus ou moins usé au milieu plus ou moins / sans carapace en fait / à l'inverse des crocodiles mais bon, est-ce nécessaire de le dire, je ne crois pas / haleine sans souffle et demeure de papier blanc standardisé machine quatre-vingt grammes par mètre carré, quitter partir tout devient blanc clinique froid blanc sale malade, je ne suis pas russe mais ça a un goût de sibérie / tu sais /

//tu sais parce qu'il y en a qui ont des idées tordues, comme les branches des arbres près de la mer, balayées par le vent un peu comme ce quai ce soir là les graviers, il n'y avait personne, comme d'habitude / des idées tordues du genre hoeilaart la nuit, alors que c'est une ville à ne rien faire, une de ces cités de périphérie sans attraction particulière, mis à part les maisons les arbres la forêt, une pâture aussi mais là tout est noir, nuit d'encre on ne la voit pas / on ne voit pas les pâtures la nuit / immuable marionnette au fil des rues remonter jusque ce chemin le fameux celui un peu boueux où les feuilles d'automne tourbillonnent, mais c'était avant toi, c'est à dire encore l'automne / aujourd'hui l'hiver a mangé les couleurs chaudes, la pluie a liquidé nos âmes, on pensait que c'était bien

en courant en sautant dans les flaques, mais tout cela n'était pas vrai, tout comme la radio sol-train et combien de choses encore - ça ne se compte pas - pourtant toi tu comptes, même si je ne le dis pas, partir en quelque sorte c'était un geste fort, puisque loin de représenter ce que je voulais tout ce que je voudrais non ça ne se compte pas / viendront ces matins, chaud le temps passé, une odeur d'été le matin, la lumière crue ; absorber les derniers instants de fraîcheur avant la torture fournaise (on en prend peur des mois à l'avance) / là, rue des cruches au pied de la pente en attente, en attente parfaite immobilité, un brin d'inutilité aussi cette vie qui ne se fait pas un soir froid les mains dans les poches, chemin devant la maison il n'y a plus de grue : se sentir de trop présence spam existence indésirable, junk e-mâle pourriel répétitif intrusif, prozac xanax me and many more xdsqwqgkr merci de me désinscrire du par toi click here partir hoeilaart plus jamais ; comme si ces belles paroles pouvaient être vraies, comme si l'intensité l'impact pouvaient tourner le dos comme ça sans un mot sans un remord - on y croit presque / en fermant les yeux /

//fermant les yeux pour ne plus rien voir étouffer les larmes quand défile le recoin de groenendaal ce truc insignifiant que personne ne connaît, ce coin auquel personne ne porte la moindre attention, tout comme la porte des ouvriers les chambres des hôtels de grandes chaînes, c'est un peu partout la même chanson triste aseptisation / je ne suis pas russe, croyez-

moi, je vous jure que c'est vrai / je n'ai jamais habité mustvee /
c'est une plaine sans âge et sans intérêt -les vendeurs de
concombres au bord de la route me font mal au coeur / chaîne
d'hôtels avec néon flamboyant pour préfabriqué morne plaine,
tout comme la porte des ouvriers non tu n'es pas parfaite je ne
peux le dire, non je peux le dire, mais il y a la lumière la
tienne, et fermant les yeux, c'est précieux la nuit -sous les
paupières la réminiscence d'une logique absurde sans aucune
maîtrise : te prendre par la main et partir dans des rêves aux
contours flous juste ton bonnet toujours le même qui est net,
ton bonnet puis l'écharpe, en fait c'est tout / j'ai très mauvaise
mémoire et je suis d'une maladresse malade, chronique d'un
lugubre hébété, surtout quand je casse du verre quand se
casse mon attirance les dents contre la vitre du train, ou par
terre le sol vert-gris - en fait c'est du pareil au même chaque
jour maintenant / je devrais te haïr parce que tu produis du
CO2 en respirant, comme les voitures et les avions que je
déteste, te mettre dans le même sac pour t'étouffer ne plus en
parler ne plus parler de l'effet de serre, il y a tant de serres à
hoeilaart, non je ne pourrai jamais : temps contraire à mes
aspirations asphyxiées / pareil froid les mains dans les poches
ça ne devrait pas exister la nuit sans ce regard la nuit
c'est noir /

//ce regard de fou furieux ce regard planté vers le bas végétatif
infiniment bas quel but, quels sont les mots ayant manqué,

ceux par trop inadéquats les différences accumulées
démultipliées en un kaléidoscope d'images froides les mots qui
manquent, probablement peu ces mots qui t'ont parlé de la
vérité / par méconnaissance avouer, les yeux exorbités
cherchant dans le noir la nuit froide ta vérité, celle partie dans
les chuintements le jour d'escalier bancal, les deux amoureux
heureux déjà bien loin eux, l'espoir le-mien battu en retraite de
te croiser en baissant les yeux un week-end comme ça sans y
croire sans y compter en somme / ce regard fou furieux, je suis
j'ai été, immense répétition de cet instant source du fleuve -
eaux tumultueuses - je suis le cri ce silence douloureux près de
la porte en marque d'amertume en marge de la perte, bien loin ;
ça se referme sur un claquement sec / tu sais cet abri à
groenendaal j'y ai été, j'ai prostré mon déraillement à la voie
érrillée -c'était un matin tôt les mains dans les poches il n'y
avait personne, pas même qui tu veux, comme ce jour où je
suis tombé en vélo il n'y avait qu'un chien et le bitume et son
regard con alors noir, les graviers le bitume en douleur / c'est la
même chose / exactement / tu ne me croiras peut-être pas /

//peut-être pas ce jour peut-être (par) la vitre en buée mais un
soir de matin froid te prendra la démangeaison d'aller plus loin
que la barrière blanche un peu cassée, peut-être pas autrement
que ça parce que dans le fond, la madame aux grandes lunettes
continuera à attendre même après moi les mots ; je n'évoque
pas l'avenue d'elleur, non rien je la sais toujours pareil, rien ne

change le bitume gelé et les traces blanches du sel de déneigement, cette démangeaison qui couve ultime en toi passer la fenêtre, se jeter dans le vide loin, profondément, dans le par-delà la normalité leur carcan / tu le sais, je suis j'ai été par toi la démangeaison d'un regard fou furieux aux mille et une attentes, dont une seule comme gravée dans l'écorce d'un arbre parc solvay à la hulpe (ou en variante je l'ai vu, dans l'interstice caoutchouteux entre les deux portes matthieu + océane (ou yasmine) qu'il était mis - seconde chance) : j'ai été cette présence d'effarement qui a tout misé trop sur une main tendue, retournée froid le matin au fond des poches, il le fa ut bien il faut bien, puisque hoeilaart est passée depuis longtemps et entre les portes, j'ai même raté mon arrêt j'ai raté même le train qui ne décolère pas d'accélération le visage contre la vitre hoeilaart qui défile cmd exit enter /